

Spong - Contenu des séances

séance n°	date (mercredi 20h-21h30)	objet de la séance	intervenant	préparation séance suivante
1	20 septembre	ch. 1 et 2, p. 19-48	Loïc (introduction : Noël et Paul)	Paul
2	18 octobre	ch. 4, 5 et 6, p. 63-89	Paul	Marie-Noëlle
3	15 novembre	ch. 7 et 8, p. 91-114	Marie-Noëlle	Noël
4	13 décembre	ch. 11, 12 et 13, p. 137-173	Noël	Loïc
5	17 janvier	ch. 14 et 15, p. 177-212	Loïc	Paul
6	7 février	ch. 16, 17 et 18, p.213-245	Paul	Marie-Noëlle
7	21 mars	ch. 19, p. 249-275	Marie-Noëlle	Noël
8	18 avril	ch. 20, p. 277-297	Noël	—

Proposition d'organisation de chaque séance :

- 20h-20h30 : échange par groupe (chaque groupe s'efforce de sélectionner 2 ou 3 questions qui ont émergé de la discussion)
- 20h30-20h45 : remontée des groupes.
- 20h45-21h20 : intervenant (s'efforce de reprendre quelques-unes des questions qui ont émergé des groupes)
- 21h20-21h30 : remise rapide du questionnaire ou guide de lecture pour la séance suivante.

Journée du **mercredi 16 mai 2018** (sous réserve) : le **Père Gérard Billon** (bibliste, professeur à l'Institut Catholique de Paris, responsable des Cahiers Evangile) a accepté de venir en fin de parcours faire le point sur l'ensemble des questions soulevées par l'interprétation que fait JSS des textes bibliques au sujet de la résurrection. L'organisation de cette journée sera précisée plus tard.

Séance du 20 septembre 2017

Remarque de Noël Barré

Je veux seulement dire dans quel état d'esprit j'aborde cette lecture du livre de Spong « *Résurrection : mythe ou réalité ?* »

Je l'aborde avec les acquis et les questions de mon histoire personnelle.

Dans les années 1950, le Père Daniélou m'a préparé à ce que Spong dit de la résurrection qui n'est pas une réanimation physique.

Dans les années 60, un travail sur l'Arbre de vie et l'iconographie sumérienne, avec Paul Beauchamp a été pour moi déterminant.

Mes lectures d'exégèse m'ont amené à être attentif à la Parole qui m'est dite dans les Ecritures. Sans me laisser arrêter par les procédés littéraires, images, symboles... que les auteurs ont utilisés.

Plus récemment : La lecture du livre *Les évangiles de l'enfance* de Francis Dumortier a été bénéfique pour moi (J'avais apprécié son livre *La fin d'une foi tranquille* sur le Premier Testament).

Avec les prêtres-ouvriers de l'Ouest je participe depuis plus de trente ans à un atelier intitulé *Vie ouvrière et Bible*

Comme pour beaucoup d'entre vous la lecture partagée de « *Jésus, approche historique* » de Pagola a été libérante et nourrissante,

Je dois aussi signaler les livres de Joseph Moingt (*Croire quand même*) et de Gustave Martelet, et d'autres... qui m'ont appris : que les dogmes, comme les rites ont une histoire que je dois lire, en m'y engageant, en apprenant à formuler ma foi, avec mes mots et mes symboles, mon style personnel

La préparation et l'animation de retraites m'a obligé à critiquer mon propre langage ; spécialement les retraites avec les Tapisseries de la Chaise-Dieu et les commentaires de Paul Beauchamp et de Michel Farin...

C'est avec tout cela que j'aborde le livre où Spong tente de reconstruire le moment de « l'expérience qui a transformé des disciples effondrés en intrépides témoin ». Pagola m'avait déjà éveillé à ce questionnement.

Avec Spong je pense qu'il est encore possible aujourd'hui de retrouver l'expérience spirituelle des disciples, affirmant que Jésus est vivant. Et d'entrer nous-mêmes dans l'expérience pascale

Intervention de Paul Bouvet

Citations d'extraits de l'article d'E. Cothenet dans les Cahiers Evangile n°179, mars 2017, p. 59-61

1967, à Angers : « La Résurrection du Christ et l'exégèse moderne ». Pour un premier congrès, on n'esquivait pas les difficultés, tant

la position de Rudolf Bultmann avait ébranlé les esprits ! Dans le *Liminaire* de la publication, Paul de Surgy donne les orientations caractéristiques : 1) la volonté œcuménique d'écoute en commun de la Parole de Dieu ; c'est ainsi que le pasteur Carrez discuta les vues de l'exégèse allemande, notamment de Bultmann, pour qui Jésus est ressuscité « dans le kérygme » ; 2) l'orientation herméneutique avec l'intervention de X. Léon-Dufour intitulée « Apparitions du Ressuscité et herméneutique » ; 3) le dialogue entre bibliques et dogmaticiens.

Bien préparé, le congrès s'est déroulé dans une ambiance amicale de travail, de recherche et de réflexion. En réponse à l'objection que la publication pourrait troubler la foi des fidèles, P. de Surgy fit appel à la confiance des auteurs dans leurs lecteurs : « La publication d'une recherche, loin d'être un obstacle à la foi, sera un service de la foi... » (p. 14).

Sur la résurrection. Suite au congrès d'Angers, la manière de rendre compte de la foi en la résurrection du Christ suscita de nombreuses

publications chez les exégètes et les théologiens. Le Bureau de l'ACFEB fut bientôt saisi de la controverse suscitée par l'ouvrage du P. Léon-Dufour, son vice-président : *Résurrection de Jésus et message pascal* (Le Seuil, 1971). Développant des vues exposées à Angers, Léon-Dufour présentait les deux langages « de l'exaltation » d'une part et « de la résurrection » d'autre part, avant d'étudier les milieux dans lesquels se sont élaborés les récits évangéliques d'apparition. L'ouvrage se termine par des réflexions herméneutiques qui inquiètent plus d'un lecteur. Rarement un livre a suscité autant de prises de position, les unes favorables, d'autres critiques, sans parler de dénonciations calomnieuses. Il y eut toute une série d'échanges entre le Bureau doctrinal de l'Épiscopat et celui de l'ACFEB. En l'absence d'Henri Cazelles, enseignant alors aux USA, Pierre Grelot se dépensa sans compter pour la défense de Xavier Léon-Dufour.

Pour lancer les rencontres sur la lecture du livre de Spong : la Résurrection

Dans l'introduction de son livre « Le chantier du Pentateuque » (juin 2016) Jean Louis Ska écrit :

Après une conférence une question me fut posée : « Ne risque-t-on pas de perdre la foi quand on se met à étudier la Bible ? »

Ma réponse fut immédiate : « Dans ce cas il faut étudier davantage. Il est important de poursuivre l'étude pour savoir comment lire les textes bibliques de façon rigoureuse et pour distinguer ce qui est transitoire et ce qui ne l'est pas.

La tentation est souvent de revenir en arrière après avoir rencontré les premières difficultés. La peur de perdre une foi encore ingénue, ou peut-être infantile, explique beaucoup de réactions de ce type.

Une manière plus adulte de réagir est d'affronter directement les difficultés, de se confronter aux problèmes, d'envisager les différentes solutions et de chercher une voie qui satisfasse l'intelligence et l'esprit. »

Bon travail !!

Parcours Spong – séance n° 1 – 20 septembre 2017

Résurrection, ch. 1 et 2, p. 19-48 :

« la méthode du midrash » et « l'impact de Pâques »

Loïc de Kerimel

« Résurrection et sens de la vie
sont profondément intriqués »
(Avant propos, p. 7)

Roch Hachana 5778

1. Introduction

- 1.1. John Shelby Spong (né le 16 juin 1931 à Charlotte, Caroline du Nord) est l'ancien évêque anglican (épiscopalien) du diocèse de Newark, New Jersey. Pasteur et chercheur tout à la fois, c'est un chrétien libéral (nous reviendrons sur ce terme), théologien, universitaire, critique religieux et écrivain. Ses œuvres traduites en français (toutes aux éditions Karthala) : *Jésus pour le XXI^e siècle* (2007/2014), *Né d'une femme* (1993/2015), *La résurrection, mythe ou réalité ?* (1994/2016), *Sauver la Bible du fondamentalisme* (1991/2016).
- 1.2. Je vous propose une approche synthétique de ces deux premiers chapitres (plutôt qu'un résumé linéaire, souvent fastidieux), afin, je crois, de bien saisir la méthode et les enjeux du travail de JSS. Je commence par ce qui constitue le leitmotiv du ch. 2, et autour de quoi tourne, quasi-obsessionnellement, le travail de JSS dans ce livre et dans les autres : « **Il s'est passé quelque chose !** Quelle qu'ait été cette chose, elle avait de la puissance ! Une puissance incroyable » (p. 41, répété p. 45). Le titre du chapitre le laisse entendre : « l'impact de Pâques », comme on parle de l'impact d'une bombe et des ondes de choc que cela génère. L'expression « explosion d'énergie » et ses équivalents reviennent quasiment à chaque page et quelquefois plusieurs fois. Et la métaphore qui vient naturellement à l'esprit de l'auteur est évidemment celle de « l'explosion d'énergie que l'on appelle cavalièrement big-bang » (p. 46). Non pas tant la résurrection elle-même, n'allons pas trop vite, mais : l'événement Jésus, « l'instant originel du christianisme » (avec quoi ce que les chrétiens appellent résurrection a à voir, évidemment). Ce dont on s'efforce de s'approcher fraction de seconde par fraction de seconde sans jamais pouvoir coïncider avec le « cœur du réacteur », avec la chose même qui garde sa part de « mystère » (p. 47). Tout le livre consiste à parcourir en quelque sorte à rebours la succession des cercles concentriques par quoi s'est manifesté ce qui s'est passé lors de la « première seconde de l'explosion ». Il faut avoir la patience de stationner un moment sur chacun de ces cercles pour apprécier pleinement de déboucher enfin sur les ch. 19 et 20 – ch. 19 : « que s'est-il donc passé ? une reconstruction hypothétique ». Mais commençons par le commencement, c'est-à-dire en faisant place nette pour qu'un travail méthodique et sérieux puisse s'engager.

2. Critique du littéralisme fondamentaliste.

- 2.1. **Le littéralisme.** Pour entrer par la bonne porte dans le travail de Spong sur la résurrection, je crois qu'il est de bonne méthode de commencer par faire le point sur

ce que l'on peut appeler **la bête noire de JSS** : l'approche littéraliste des Ecritures – il dit aussi souvent « fondamentaliste », et l'on peut considérer les deux termes comme substituables (le quatrième et dernier ouvrage de JSS traduit en français porte d'ailleurs ce titre : *Sauver la Bible du fondamentalisme*, Karthala, 2016). Le littéralisme est fondamentaliste dans la mesure où, le texte étant considéré comme sacré, ce qui est compris par le biais de cette approche ne peut pas être contesté et doit être considéré comme « fondamental », de l'ordre du fondement. Je reprends la typologie d'un auteur américain sur le sujet (James Barr, *Fundamentalism*, 1981, cité dans l'article « fondamentalisme » sur Wikipédia). **Le fondamentalisme chrétien** est caractérisé par :

- 2.1.1.un accent très marqué sur **l'inerrance de la Bible**, l'absence en elle de toute sorte d'erreur (l'inerrance),
 - 2.1.2.une forte **hostilité à la théologie moderne** et aux méthodes, résultats et implications de l'étude scientifique et critique de la Bible (ce que l'on appelle depuis le XIX^e siècle, la méthode historico-critique).
 - 2.1.3.une assurance que **ceux qui ne partagent pas leur point de vue religieux** ne sont absolument pas de « vrais chrétiens ».
- 2.2. La manifestation en quelque sorte « chimiquement pure » de l'attitude littéraliste-fondamentaliste est ce que l'on appelle **le créationisme**, cad la conviction selon laquelle les ch. 1 à 11 de Gn ont une autorité supérieure aux propositions scientifiques – et donc profanes – sur le sujet. Et ceci parce que le texte est considéré comme sacré et donc indiscutables. Rappelons qu'en 1925, 15 Etats US sur 48 ont interdit l'enseignement de la théorie de l'évolution, interdiction seulement levée en 1967 !
- 2.3. **Le littéralisme fondamentaliste est foncièrement :**
- 2.3.1.« **hétéronome** », autrement dit entièrement dévoué à l'autorité extérieure d'un autre, présupposant l'abandon du principe de l'absolue priorité de la conscience intérieure, personnelle – autonomie, sens critique, pratique réglée du doute, etc. – en matière de conduite de la vie. Pour les catholiques, la constitution *Gaudium et Spes* (1965) dit ceci au § 16 : « La conscience est le centre le plus secret de l'humain, le sanctuaire où il est seul avec Dieu. » Et la déclaration *Dignitatis humanæ* sur la liberté religieuse (1965) au § 2 : « En matière de liberté religieuse, nul ne doit être forcé d'agir contre sa conscience ni empêché d'agir, dans de justes limites, selon sa conscience. »
 - 2.3.2.**sectaire**, se posant sans discussion possible détenteur de la vérité et posant les autres comme dans l'erreur, hérétiques. En contradiction avec le critère de toute vérité : ce à quoi tout autre que moi doit pouvoir accéder en toute liberté et autonomie de conscience. De sorte que je n'ai jamais raison tout seul mais seulement si je considère les autres comme ceux qui sont en mesure de me donner raison – ce qui n'est donc pas compatible avec le fait de considérer qu'ils sont a priori dans l'erreur. L'affirmation a priori de l'inerrance de l'Ecriture est du coup la manifestation de ce que celles et ceux qui tiennent une telle position, ce sont eux qui s'enferment dans l'erreur !
 - 2.3.3.**traditionaliste**. Cf. la formule que JSS emprunte à Jaroslav Pelikan (ici p. 36) : « le traditionalisme (un autre quasi-synonyme de ce que JSS met sous le terme de fondamentalisme) est la foi morte des vivants. » Ce qui ne revient pas à rejeter la tradition, au contraire, en tant qu'elle est « la foi vivante des défunt ».

3. « Impossible de comprendre la Bible sans comprendre la méthode du midrash » (p. 19)

- 3.1. **Le midrash est « le véritable style dans lequel les évangiles ont été écrits ».** JSS fait donc son travail de chercheur, de lecteur éclairé de l'Ecriture en partant du

principe simple qu'**on ne peut comprendre les propos d'un autre que si l'on a la bonne grammaire pour les déchiffrer**. C'est déjà le cas pour des interlocuteurs de la même communauté linguistique et culturelle : les malentendus ne sont jamais exclus dans nos échanges. C'est a fortiori requis quand on a affaire à un texte, un document produits par une culture étrangère ou d'un autre temps : une autre langue, une autre vision du monde, d'autres mœurs. Et ce l'est encore plus quand on considère le document en question comme de première importance pour qui cherche à s'orienter dans la vie, et comme ayant eu un « impact », comme nous disions plus haut, et quel impact sur l'histoire du monde. JSS, chercheur mais aussi pasteur, ne fait donc ni plus ni moins qu'un travail d'aide à la traduction : un bon traducteur doit constamment veiller à corriger l'erreur de parallaxe que fait un lecteur naïf et non prévenu quand il se contente, sans faire l'effort de contextualiser – cad de comprendre –, de donner aux mots qu'il lit le premier sens qu'ils ont dans son dictionnaire de langue – voilà le littéralisme. En tant qu'élément d'une culture, la langue fait système avec l'arrière-plan social et culturel : l'organisation de l'espace et du temps et, par exemple, les fêtes liturgiques qui rythment le calendrier (Kippour, Souccot, Pessah, Chavouot, etc.) – et sur lesquelles le christianisme a calé ses propres fêtes : Pâques et Pentecôte, par exemple. Impossible d'entrer dans l'intelligence de la résurrection, selon JSS, si par exemple l'on ignore tout de la fête des Tentes (Souccot), cf. ch. 20. D'où le principe de méthode adopté d'emblée dans le livre qui nous occupe : **le midrash étant « le véritable style dans lequel les évangiles ont été écrits »** (p. 19), impossible d'accéder à l'intelligence de notre foi si nous ignorons tout de ce style et de cette manière d'écrire.

- 3.2. **Pourquoi l'ignorance à ce sujet ?** Spong le souligne, **l'oubli, l'ignorance, voire la négligence ou le refus de la nécessité du passage par l'intelligence de ce style** ont, depuis l'aube du christianisme, été fortement ancrés dans les esprits et considérés comme allant de soi

3.2.1. du fait de la **disparition très précoce du judéo-christianisme** – les premiers chrétiens étaient juifs : disparition du si bien nommé « trait d'union » –, la destruction du temple en 70 précipitant une sorte d'exclusion mutuelle des chrétiens par les juifs, des juifs par les chrétiens (cf. le livre de Daniel Boyarin, *La partition du judaïsme et du christianisme*).

3.2.2. par la présence très massive de païens-grecs dans la grande église conduisant à la **prévalence de la philosophie et de la culture grecques** dans l'élaboration de la théologie chrétienne (cf. p. 20) et à l'oubli du substrat hébreïque. Cf. la traduction grecque (LXX) d'Ex 3,14 : là où le français actuel lit « je suis/je serai qui je suis/je serai », le grec dit : « je suis l'être ». La métaphysique occidentale en a fait ses choux gras.

3.2.3. et enfin par l'influence très sournoise de la théologie dite de la substitution (et du marcionisme, cf. p. 33) considérant, au mépris de l'Ecriture (cf. Paul aux Romains, 9-11) qu'ayant rejeté le messie de Dieu, les juifs auraient en quelque sorte été déshérités par lui et n'auraient plus rien à nous apprendre (cf. p. 20-21) – sauf à servir aux chrétiens de marchepied. Tout ceci débouchant sur la **constitution d'un antijudaïsme chrétien** venant renforcer et fournir une sorte de socle théorique à l'antisémitisme traditionnel (p. 21).

- 3.3. **En quoi consiste l'approche midrashique ?** Il nous faut donc courir résolument le risque du dépaysement, nous départir du tropisme positiviste et scientiste qui nous fait croire que les mots décrivent immédiatement la réalité et prendre le temps d'apprendre cette langue étrangère sans laquelle il nous est impossible, sans de grossiers contresens et de multiples malentendus, de comprendre ce que l'Ecriture nous donne à entendre. *Midrash* est un mot hébreu construit sur une racine qui veut dire : *interroger, étudier, prêcher*. La maison d'étude qu'abrite toute synagogue se dit *beit midrash* (*yeshiva* est pratiquement synonyme). Chaque fois que dans le contexte de la vie juive est posée la question du sens d'une réalité, d'un événement, d'une

vie, l'approche midrashique consiste à plonger la chose en question dans ce qui s'est déjà révélé comme plein de sens, support d'une vie pleinement vivante, ainsi qu'on le faisait par exemple pour le tirage des photos argentiques dans le bain justement appelé révélateur. L'Ecriture et l'histoire qu'elle rapporte – « sainte » parce que pleine de sens –, davantage que révélée, est « révélatrice ». Cf. p. 24 : « Le midrash est la façon juive de reconnaître que tout événement à célébrer dans le présent doit être, d'une façon ou d'une autre, rattaché à un événement sacré du passé. [...] C'est la façon dont l'expérience du présent peut être affirmée et déclarée comme juste à travers les symboles d'hier » (**lire l'intégralité du §**, cf. aussi p. 30). Et Spong d'ajouter (p. 25-26) : « La question n'est pas de savoir si cela s'est réellement produit. [...] **La bonne question est : quelle est l'expérience qui a conduit ou même obligé les rédacteurs des livres sacrés à inclure cet épisode, cette vie ou cet événement dans le cadre interprétatif de l'histoire sainte ?** »

3.4. Deux exemples du style midrashique

3.4.1. Dans l'AT. Quand l'Exode nous dit (Ex 14 – voir Spong, p. 24-25) que sur la foi des paroles de lhvh, Moïse fendit la mer pour que les fils d'israël puissent passer à pied sec, pour le midrash, cela fait inévitablement signe en direction d'une part d'un tout premier et inaugural partage des eaux dégageant un espace pour un sol et un habitacle humain en Gn 1, et, du coup, cela confère d'autre part à l'entrée des hébreux au désert une signification créatrice, la portée d'un geste créateur : comme ce qui a été ordonné au commencement, avec cela, à nouveau, quelque chose commence absolument (la fécondité du commencement initial est de produire d'autres commencements). Et ainsi de suite, pourrait-on dire. Josué, à son tour, fait que les eaux du Jourdain se séparent (Jos 3) pour permettre aux hébreux de pénétrer en terre promise. Puis Elie, frappant le Jourdain de son manteau, peut lui aussi passer à pied sec, (2R 2,7) : , rejoignant le site où Moïse termine mystérieusement sa vie, il est donc appréhendé comme un nouveau Moïse et, comme celui de Moïse, son geste est marqué du signe de la création. Même chose pour Elisée quelques versets plus loin (v. 14) : oint de l'esprit d'Elie, il frappe les eaux du manteau dont il a hérité et les eaux se séparent. Qui songerait aujourd'hui à privilégier le sens littéral sur le sens symbolique, la réalité imaginée sur le sens proposé ? Du coup, quand, dans le NT, Jean-Baptiste baptise à l'est du Jourdain, c'est l'aventure de Josué et d'Elisée qui, littéralement, re-commence, une initiative dont la dimension créatrice est révélée par l'inscription du geste dans cette matrice de sens conférant à toute cette histoire unité, cohérence et orientation. Enfin quand Jésus, recevant le baptême de Jean, voit les cieux se déchirer – les cieux contiennent les eaux d'en-haut –, c'est une nouvelle – et ultime, puisque symétrique de celle inaugurée en Gn 1 – voie de passage qui s'ouvre (Mc 1,10), pour le « Fils bien-aimé » d'abord mais aussi pour toute l'humanité et pas seulement pour le peuple élu. Encore une fois le style midrashique invite à lire ce qui est écrit non pas comme un reportage informatif sur ce qui s'est passé, mais comme une proposition, une manière de dire, pour comprendre le sens de ce qui s'est passé.

3.4.2. Dans le NT. On y reviendra naturellement tout au long de ces huit séances : le livre de Spong va s'atteler à montrer comment le style midrashique imprègne les différentes mises en scène de la passion et de la résurrection de Jésus, nous invitant encore une fois – outre à sortir du schéma simpliste (cf. le sens populaire du mot « prophète ») : annonce-accomplissement – à déplacer notre regard de sa fascination pour ce que nous croyons être la factualité des faits (quels ont été les témoins de la tentation au désert, de la soirée à Gethsémani, et même de la crucifixion puisque tous avaient fui ? cf. p. 23) et à l'orienter vers la proposition de sens qui nous est faite quant à ce

qu'il en est de Jésus de Nazareth, du fait de l'expérience que le compagnonnage avec lui a donné de faire. Pour changer de contexte et prendre un exemple, brièvement évoqué ici (p. 31) et qui est abondamment développé dans l'un des autres livres de JSS, *Né d'une vierge*, songeons à ce que nous lisons au début de l'Evangile de Mt. Mt s'efforce d'inscrire d'emblée l'existence de Jésus dans la grande saga du peuple hébreu. Alors, comme par hasard (cf. p. 31), Jésus et sa famille entreprennent une descente en Egypte suivie d'un retour en terre de Canaan, et cela, qui plus est, sous la conduite d'un homme nommé Joseph – qui, comme le patriarche, est guidé par des songes. Et notre « massacre des innocents » à l'initiative d'Hérode est évidemment trop proche de celle de pharaon ordonnant de faire mourir tous les enfants hébreux de sexe mâle (Ex 1) pour que nous croyions un instant que quelque chose de cet ordre ait effectivement eu lieu : comment les annales de l'époque auraient pu ne pas en faire mention ?

4. L'enjeu de la démarche

- 4.1. On l'aura compris, l'enjeu de la démarche de JSS est un **enjeu de sens**. Il s'agit pour lui de donner du corps et du cœur à sa foi en la résurrection de Jésus et, du même coup, à la nôtre, si nous acceptons de suivre sa démarche – si bien que c'est lui faire un très mauvais procès que de lui reprocher de mettre cette foi en péril. Il faut en effet s'entendre sur ce qu'il en est de la foi. Pasteur qu'il est avant tout, JSS comprend la foi (cf. Martin Buber, *Deux types de foi*) comme l'attachement et la confiance en quelque chose qui change la vie, qui la rend plus vivante et non pas d'abord comme l'adhésion formelle à une série d'énoncés dogmatiques dont on ne voit pas en quoi concrètement y adhérer change la vie mais qui ont de surcroît aux yeux de beaucoup de nos contemporains l'inconvénient rédhibitoire de morceler la vie – du fait par exemple de l'écartèlement éprouvé, et régulièrement objet de déni, entre ce que le dogme paraît ordonner de croire et ce que la raison permet de penser.
- 4.2. C'est, aux yeux de Spong, la seule voie possible pour **échapper au dilemme libéralisme/littéralisme** (cf. p. 26, 33 et 35) – dilemme : alternative de propositions dont chacune mène à une impasse. Dilemme que l'on retrouve dans le titre donné au livre qu'il faut entendre comme : la résurrection n'est NI un mythe (cad une fiction) NI une réalité (ce que l'on observerait au microscope ou au fond de l'éprouvette). Il faudrait dire en même temps : la résurrection est ET un mythe (on raconte une histoire) ET une réalité (cf. le big-bang : ce qui est inobservable mais peut se déduire de la série des conséquences produites par « ce qui s'est passé »).
 - 4.2.1. **Le littéralisme**, on l'a vu, est l'approche de l'Ecriture qui, au motif qu'elle est dite révélée, consiste à bannir toute forme d'interrogation, d'étude critique et à prendre ce qui est lu à la lettre. Lisons ce petit passage dans lequel JSS ne s'inquiète pas du risque pris de froisser des sensibilités qui pourraient n'avoir pas réalisé qu'elles sont toujours imprégnées de l'esprit littéraliste : « Pendant combien de temps des gens instruits, au XX^e siècle, pourraient-ils continuer à prendre littéralement etc. » (**lire tout le § p. 34 et suivre p. 35**). Si ce que Jésus a de divin « dépendait strictement du détail littéral des traditions relatives à sa naissance » (p. 34), impossible de faire sens pour les hommes et les femmes de notre temps. Impasse donc.
 - 4.2.2. **Le libéralisme**. Quant à l'autre branche de l'alternative, que JSS dénomme « libérale », même chose. Bien que préparée par les entreprises de la Réforme au XVI^e siècle, de Richard Simon et Baruch Spinoza au XVII^e, l'approche dite historico-critique de l'Ecriture prend son plein essor au XIX^e siècle (cf. p. 27), adossée au principe désormais non négociable du « libre examen » et de la liberté de conscience – le caractère fondamental et absolument premier de la liberté de toute personne justifiant l'usage de

l'adjectif libéral (dans ce domaine comme dans tant d'autres). Ce que reproche JSS au libéralisme religieux, c'est ce que l'on pourrait appeler son rationalisme unilatéral : le rejet de tout ce qui dans l'Ecriture se trouve en contradiction avec un usage unilatéral de la raison, celui qui prévaut dans le domaine techno-scientifique (depuis la révolution galiléenne, cf. p. 26), au mépris d'autres usages différenciés et parfaitement légitimes de la raison (dans les domaines éthiques, esthétiques, religieux, etc.). Cf. p. 33-34. Ce qui a un effet unilatéralement destructeur et ne contribue pas peu aux différents « réveils » fondamentalistes : littéralisme et libéralisme seraient des sortes de frères-ennemis s'appelant et se renforçant ainsi l'un l'autre en même temps qu'ils contribuent à l'avancée du désert de sens qui risque de gangrérer les sociétés contemporaines (cf. p. 34). Le rationalisme techno-scientifique ne peut que rejeter la factualité du passage de la mer rouge à pied sec, d'une marche sur les eaux, d'une multiplication des pains, d'un mort revenant à la vie. Il perd du coup de vue la signification symbolique de ce type de récits : quand le passage de la mer rouge est lu à travers le filtre du partage des eaux en Gn 1, la multiplication des pains à travers celui du don de la manne au désert durant l'exode, l'élévation de Jésus à travers celle d'Elie, etc.

- 4.3. **La raison herméneutique (ou communicationnelle).** JSS n'emploie pas le terme, mais le type de raison qu'il met en œuvre pour échapper au dilemme littéralisme/libéralisme et que l'appel au midrash exemplifie, est ce qu'avec Paul Ricœur et d'autres l'on appelle **la raison herméneutique** (ou avec Habermas, la raison communicationnelle). L'herméneutique est la discipline qui se préoccupe des problèmes de compréhension, d'interprétation, de traduction, etc. Aucune conversation ordinaire ne pourrait se tenir sans l'effort, le plus souvent inconscient, fait par chacun des conversants de projeter en avant de lui ce qu'il pense être, pour se faire tout simplement comprendre de lui, l'univers de signification de celui à qui il parle – quitte à remodeler par touches successives la représentation qu'il a de cet univers si se présentent par exemple des malentendus. C'est cela que manquent ou négligent littéralisme et libéralisme. Et c'est précisément cela qu'aux yeux de JSS l'hypothèse « midrash » restitue un élément indispensable de compréhension dans l'approche intelligente et réfléchie des textes de l'Ecriture.

5. Conclusion

- 5.1. **Retour au ch. 2.** Un lecteur récent du livre disait : « Ça se lit comme un polar ! » Effectivement, JSS se livre à un travail d'enquête, de recherches de « signes », d'« indices » (p. 46). Je lis ces très belles lignes (**lire p. 46** : « Ce sont des signes... »). Parmi ces signes ou indices, d'une part ceux qui plaident pour l'historicité (l'authenticité, dit JSS p. 41) de ce qui est rapporté, en vertu de ce que Pagola appelait le critère de difficulté : ce qu'il aurait été difficile à des chrétiens d'inventer postérieurement. Ainsi par exemple la trahison de Pierre, la désertion de toute la suite de Jésus au moment de la passion, etc. D'autre part deux indices de très haute portée puisqu'ils ont quelque chose à voir avec la déflagration initiale

5.1.1. Là où les juifs du temps affirment l'absolue unicité de Dieu et refusent de plier le genou devant qui ce soit d'autre, voici, comme le dit Paul (Phil 2), qu'il est bon « qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse », autrement dit que – la formule de JSS est très belle – « un homme du nom de **Jésus de Nazareth participe en quelque sorte de la définition même de Dieu** [...], Jésus est inclus dans la signification de Dieu » (p. 44).

5.1.2. Là où les juifs du temps arriment en quelque sorte leur identité et leur rapport à Dieu dans l'observance du shabbat, le 7^e jour, voici que des croyants, juifs eux-mêmes, considèrent désormais que le « jour-pivot », celui lors duquel on doit faire mémoire de l' « explosion d'énergie », c'est le 8^e ou, plus exactement, le « **premier jour de la semaine** » (p. 45). Tout cela en vertu

d'une affirmation inouïe, véritable oxymore pour les représentations du moment : Jésus, messie crucifié.

- 5.2. **Au travail** donc, quitte encore une fois à nous laisser profondément déstabiliser par ce que ce travail va nous inviter à réaliser : nous venons d'en avoir déjà quelques indices (**lire p. 37**). Sans jamais oublier les mots de Paul (1 Cor 8) invitant à ne pas choquer inutilement les frères : « La connaissance enflé, seule la charité édifie » – **le bon critère**, je crois, est de nous demander chaque fois, sans évidemment nous départir du sens critique à exercer face à ce qu'écrit JSS, d'une part si les résistances que nous éprouvons ne seraient pas dues, quoi que nous en disions, à un fond encore très collant de littéralisme et d'autre part si ce que nous découvrons augmente ou diminue la vie en nous – on pourrait dire : la foi, à condition de bien faire la distinction rappelée plus haut (« croire en » ≠ « croire que »).
- 5.3. Là est précisément la conviction de JSS et rien ne nous autorise à ne pas le croire sur ce point : « **Je ne veux pas un instant rejeter la réalité qui a poussé les écrivains chrétiens primitifs à décrire ce qui s'est passé de la façon dont ils l'ont fait [le midrash étant] le seul langage et le seul style qu'ils avaient à leur disposition pour restituer l'intensité de l'expérience du royaume de Dieu au sein de l'humanité** » (p. 37).

Bibliographie pour prolonger la réflexion

- Daniel Boyarin, *Le Christ juif*, Cerf, 2013
- François Brossier, *La Bible dit-elle vrai ?*, Editions de l'Atelier, 1999
- Cahier Evangile 175, *Interpréter les Ecritures*, Cerf, 2016
- Supplément au Cahier Evangile 82, *Le midrash*, Cerf, 1992

Fiche de préparation pour la séance n° 2 (Paul Bouvet)

LA RESURRECTION

John Shelby Spong

Pour aider à préparer la rencontre du 18 octobre 2017 sur les chapitres 4-5-6.

Ch.4 Témoignage de Paul.

A quelle date Paul écrit-il ?

Comment s'exprime t-il sur la résurrection ? Avec quelles expressions ?

A qui Jésus se montre t-il ? D'où Paul tient-il les 500 frères ?

Paul n'a jamais connu le Jésus terrestre... Dieu lui a révélé son fils : Galates 1,15

« Il m'est aussi apparu à moi l'avorton... » 1^{ère} Corinthiens 15,8

Aucun détail biographique sur la vie du Jésus historique... ?

Ch.5 Marc

Premier évangile : brièveté du récit pascal.

Pas d'expression de foi des apôtres en la résurrection. Ils avaient fui.

Les femmes aussi fuient dans l'incrédulité.

On leur a dit que Jésus était ressuscité, mais il n'est pas là... !

Il faut aller en Galilée pour le voir.

Ch.6 Matthieu

Matthieu modifie Marc. Chrétien juif il connaît la tradition du Midrash.

Il connaissait Josué 10,10-18 et Daniel 6,17 et 10,2-9.

Le jeune homme de Marc devient un ange du Seigneur.

L'attitude des femmes en Matthieu est en contradiction avec Marc.

L'ange messager s'est « fondu » en Jésus lui-même.

Des soldats postés pour garder le tombeau – signe d'un conflit entre chrétiens juifs et juifs.

La question se pose : comment des gens en sont venus à croire qu'un homme crucifié avait vaincu la mort ?